

Vers une translaticité

François L'Yvonnet

Le monde non plus ne manque de rien tel qu'il est, il s'oppose à toute tentative de lui faire signifier quoi que ce soit. La vérité qu'on lui inflige, c'est comme d'expliquer un trait d'esprit ou une histoire drôle. (Jean Baudrillard.)

La *trans*-latinité n'est pas la *post*-latinité (comme il y a une *postmodernité* née de l'éclatement de la modernité). Le "post" – *antériorité* et *postériorité* – est ce qui vient après et donc inscrit dans l'ordre temporel, celui de la succession. Le "trans" est ce qui va "au-delà" ou "par-delà", avec l'idée de changement, de *traversée* – le parti pris est alors résolument spatial.

La latinité, telle que nous l'entendons, doit être envisagée d'abord dans son rapport à l'espace, à la manière de faire vivre l'espace, de le décroisonner, d'agacer les frontières, celles que l'"histoire" souvent pose et impose. La latinité, en ce sens, est presque une infraction au bon sens. On lui opposera la dure réalité des faits. Il ne s'agit évidemment pas d'occulter les soubassements historiques de la latinité (il y a des langues latines, un passé plus ou moins commun,

peut-être même des valeurs proprement latines), mais d'insister sur ce qui peut aujourd'hui vivifier cette idée, la nourrir, en faire la bannière d'initiatives originales à l'échelle de la planète.

Mesure-t-on assez l'étrangeté pour les mœurs intellectuelles de l'époque, celles qui sévissent dans ce que l'on appelle l'Occident (le Couchant), de nos rencontres "académiques", qui depuis quelques années sous l'impulsion de Candido Mendes, crée des espaces de dialogue incomparables? Aller au-devant des autres, partout où l'échange peut être fécond, aller en particulier au-devant de cet Islam que l'on pare de toutes les vertus et de tous les vices, et auquel on offre, en guise d'avenir, le choix entre être ou ne plus être, entre entrer dans le rang (et avec l'occidentalisation, le progrès et la respectabilité) et la radicalisation (et l'enfermement dans le fanatisme et l'obscurantisme). L'axe du Mal renvoyant à l'axe du rien (selon une équivalence aussi vieille que notre métaphysique). Peut-on sérieusement réduire la complexité d'un phénomène "civilisationnel" (dans toutes ses facettes) à la simplicité d'un bréviaire idéologico-politique? La manière désenparée avec laquelle nos gouvernants, en France, cherchent à régler les problèmes d'intégration des jeunes immigrés "arabo-musulmans" de deuxième ou troisième génération en dit long sur nos inconséquences, sur nos peurs. Faire de l'affaire du "voile", par exemple, le motif d'un combat républicain majeur est le signe d'une totale incompréhension des phénomènes symboliques. Répondre juridiquement, par la loi, à une prestation "transgressive", montre assez le fossé qui sépare l'État d'une société civile en pleine transformation.

Sans ignorer les libertés bafouées, sans passer sous silence le sort de ceux qui croupissent dans les prisons, de toutes les victimes des crimes commis au nom de Dieu, reconnaissons qu'une alternative aussi pauvre en possibilités, aussi réduite dans ses modalités ne peut emporter que l'adhésion des stipendiés (voyez l'Irak) ou des ânes.

Dissidence et sagacité

La latinité doit être l'occasion d'un *détour* (au sens où le sinologue François Jullien nous suggère de faire un *détour* par la Chine). L'occasion de nous défaire de points de vue unilatéraux, d'opérer en somme un décentrement profitable. C'est le prix à payer pour se rendre disponible, pour donner la mesure de la "croissance du divers". Le même François Jullien dit qu'il faut créer du *dissensus* (contre l'abominable *consensus* qui mine le débat d'idées dans nos démocraties vieillissantes. L'œcuménicité de bazar étant le dernier avatar de l'universel) et donc faire *dissidence*. La latinité est essentiellement *dissidence*, en ce sens où elle est, d'abord, un refus de se soumettre à un ordre mondial de nature hégémonique, essentiellement anglo-saxon, un refus d'emboîter le pas à une pensée unique (elle n'est certes pas la seule à s'opposer pareillement), mais au sens encore où elle est une façon de se tenir dans les marges, là où s'exerce comme en vertige la forge centrifuge – celle qui nous éloigne du centre.

Nous manquons d'instruments pour naviguer par gros temps, dans des mers imprévisibles, l'avenir s'annonçant bouché, les conditions de visibilité faisant qu'on n'y voit

pas à trois pas. C'est à "vue de nez" qu'il faut aller de l'avant. Le "nez" nous ancre dans la réalité des apparences où tout est mobilité et flux (la "branloire pérenne" qu'évoquait Montaigne), il réagit aux moindres secousses, une sorte de sismographe qui imprime en nous, en temps réel, la carte floue de nos actions possibles. Une fois les contours dessinés, le jugement peut bien s'emparer de l'affaire, déployant avec plus ou moins de rigueur toutes les conséquences de ce qui fut d'abord donné en une sorte de dispersion baroque... La latinité est nourrie de prudence (*phronêsis*), de sagacité (*sagax*, qui a l'odorat subtil), d'intelligence pratique. Avec elle, c'est une autre diplomatie qui se profile, non pas parallèle, mais transversale, ce sont d'autres alliances qui se nouent. C'est un autre espace-temps qui se déploie aux confins du réel et de l'imaginaire, de l'histoire et du mythe.

Elle peut être pour nous d'un secours précieux. Elle aurait une fonction quasi méthodologique (si l'on prend soin de penser le mot au plus près de son étymologie, le *chemin qui mène au loin*). Elle pourrait nous mener à force d'audace vers des proximités inédites.

À la manière de Pascal, invitons les incrédules à se mettre en marche, la foi latine viendra.

Un usage stratégique

Il y a un "usage stratégique" de la latinité, et pas seulement culturel (ce qui conduirait à confondre notre Académie avec un vulgaire club latin qui célébrerait, entre élus, son

inégalable patrimoine) ou étroitement politique. Un “usage stratégique” partageable. Ce n’est qu’un paradoxe apparent: ce que nous partageons entre “latins” est une certaine manière d’être au monde, d’en occuper les périphéries, de prendre langue avec nos interlocuteurs à partir de lieux éclatés, presque évanescents, tant d’eau mêlée ayant coulé sous leurs ponts (Rio, Paris, Lisbonne, Barcelone, Turin... Fort-de-France et pourquoi pas Dakar ou Luanda...). Lieux qui ne sont pas liés par des intérêts objectifs marchands, lieux qui n’ont pas leur place, en tant que tels, dans un atlas géostratégique (bien qu’inscrits dans une sorte de tectonique imaginaire), mais qui sont le résultat de tissages, d’improbables tissages (ce que sont toujours les métissages), de relations initiées, au sens où en parle Édouard Glissant.

Ce que l’on appelle mondialisation, qui est l’uniformisation par le bas, la standardisation, le règne des multinationales, l’ultralibéralisme sur les marchés mondiaux, pour moi, c’est le revers négatif de quelque chose de prodigieux que j’appelle la mondialité. La mondialité, c’est l’aventure extraordinaire qui nous est donnée à tous de vivre aujourd’hui dans un monde qui, pour la première fois, réellement et de manière immédiate, foudroyante, sans attendre, se conçoit comme un monde à la fois multiple et unique, autant que la nécessité pour chacun de changer ses manières de concevoir, de vivre, de réagir dans ce monde-là.

La Latinité a quelque chose à voir avec cette “mondialité”, sans bien sûr pouvoir prétendre en être la seule puissance fécondante. À la manière de la géographie spirituelle de Massignon (les pays se touchant non par leurs frontières

mais par leur centre), la latinité a une configuration axiale, faite d'emboîtement (réels et imaginaires) et de réseaux (à la fois ténus et couvrants). Elle est comme le dit Candido, une bouteille à la mer. Reprenant la distinction que fait Montesquieu dans *L'Esprit des lois*, entre éducation des pères, des maîtres et du monde (cette dernière renversant toutes les idées que nous avons pu engranger à partir des premières), Édouard Glissant insiste sur la situation actuelle du monde (depuis que le monde, avec Christophe Colomb, a commencé à faire Monde), sur le fait que les nations, les cultures et les hommes se conçoivent désormais dans la fatalité d'une communauté de destin. Le centre a mis durablement *sous relation* les périphéries, mais c'est une domination de plus en plus immatérielle dans un monde de plus en plus chaotique (au sens de la théorie du chaos, un petit spasme peut produire une catastrophe à l'échelle du tout). Glissant parle d'un "Chaos-monde". Face à cette territorialisation généralisée – le centre est partout et nulle part –, sans *pré carré*, il reste à construire des liens fluctuants, des récits nouveaux qui vont à l'encontre des récits identitaires anciens (sur lesquels furent bâties les nations et les dominations impérialistes) et des injonctions contemporaines à rentrer dans l'ordre du Bien.

Ce que nous partageons avec les autres est moins la latinité elle-même (ce n'est pas la dévaluer que d'appeler la concernant, du moins substantiellement, à une prudente circonspection), que son usage. C'est cet usage qu'il s'agit de construire en commun. D'autres cultures, d'autres traditions

de pensée se découvrent elles aussi, en ce début de troisième millénaire, des usages originaux, des usages stratégiques, voire polémiques (dans tous les sens du terme, à la fois comme arme de guerre mais aussi comme situation nouvelle, qui exige pour être comprise d'autres paradigmes).

Latinité et islam

Des ayatollahs furent invités à Copacabana... Ce qui n'est pas très *correct*. Une invitation faite à des représentants de la République islamique d'Iran au plus haut niveau, qui ne comporte ni bénédiction (il faudrait avoir des ambitions sacralisantes) ni anathème (de quel droit?). Qui plus est, des rencontres qui n'éluiaient aucun des sujets qui d'ordinaire fâchent.

C'est le cas de la *charia*. La condamner parce que rétrograde, la condamner parce qu'attendant aux principes fondamentaux de l'humanisme démocratique est un peu court. Ce qui ne veut pas dire, inversement qu'il faut la parer de toutes les qualités (œuvre des hommes, elle témoigne d'un souci éminent de la *chose publique*; supposée inspirée, elle échappe à la raison commune). Elle doit être prise pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle est *pour nous* qui ne sommes pas musulmans, *pour nous* qui avons par ailleurs des espaces politiques et juridiques relativement laïcisés. Il ne s'agit pas d'en faire, à la manière du marxisme revisité par Sartre, l'horizon indépassable de notre temps. N'y a-t-il pas la concernant un usage évidemment stratégique, prendre en compte cette tradition de pensée multiséculaire, qui constitue aujourd'hui,

pratiquement, pour des millions d'individus une voie alternative, une manière de se tenir ensemble dans le temps et l'espace, d'échapper au tropisme occidental. Avant de juger, jugeons. Il faut alors adopter, suivant les conseils de Massignon, le point de vue de l'autre, procéder à ce qu'il appelait un décentrement de type copernicien. Ne pas seulement juger de la *charia* par ses décrets (dont on sait qu'ils sont divers et parfois expéditifs), mais se demander d'abord quelle vision de l'homme et du monde elle porte, quelle exigence de dignité (la *dignitas*, comme estime de soi) elle fait valoir?

Le dialogique risque d'être ronronnant, d'être privé de toute efficience s'il ne prend pas le risque de l'intériorité. Chez Massignon, par exemple, le dialogique s'actualisait non seulement dans un dialogue continu avec les Arabes (musulmans ou chrétiens), mais en tout premier lieu avec l'islam spirituel et mystique. Ce qu'il faut percer, à la manière dont on perce un mystère, c'est cette inspiration inépuisable, profondément humaine qui est à l'œuvre dans les grandes constructions *culturelles*. Il ne s'agit pas de prôner un nouveau tiers-mondisme, de se greffer sur l'altermondialisme ambiant (Clément Rosset fustige cette tendance fâcheuse au dédoublement, avec la promesse d'un *autre* monde, caractéristique de toute une métaphysique qui veut nous mettre à l'abri de la simplicité du *réel*), mais d'opposer partout et toujours la mise *en* relation, horizontale, à la mise *sous* relation, verticale. À la mesure de ce que Glissant appelle le "Tout-monde" ou de ce que Patrick Chamoiseau

nomme “totalité ouverte et imprévisible”, une mise en relation qui est aussi un projet qui vise à l’installation d’un imaginaire de la *diversité* ou de la *complexité*.

C’est avec l’idée de Relation que nous pourrions comprendre qu’il nous faut transformer nos territoires en des Lieux. Le territoire tend à s’instituer en centre; le lieu qui est multi-trans-racial, multi-trans-culturel, se comporte en rhizome. Le territoire isole là où le lieu, habité de diversité, tend à irradier de manière complexe dans un jeu de partage, de solidarités et d’échanges. Le monde serait ainsi constitué d’une infinie constellation de lieux qui élaboreraient une unité sans unicité. Une unité qui ne saurait s’envisager que dans la diversité, et qui permettrait l’exaltation de la diversité. En bref: une unité ouverte. C’est donc par l’imaginaire de la Relation que nous pourrions atteindre notre unité véritable, notre unité la plus profonde, qui est faite du firmament de nos différences et de nos projections souveraines.

Une manière de penser dont nous nous sentons très proches, et qui pour partie anime cet esprit de latinité proprement dérangeant (puisqu’il *dé-range* notre vision euro-péocentrée). Un *dérangement* qui n’est pas sans analogie avec l’*hétérotopie* chère à Michel Foucault.

Un pari latin

La latinité repose sur un *pari* (un pari latin), le contraire exact d’un *contrat* (toujours symétrique). Il y a une asymétrie du pari: entre ceux qui parient (chaque parieur a ses raisons), les mises (chacun met sur le tapis la somme qu’il veut jouer), et les gains. Non seulement le contrat social est une

fiction juridico-politique qui repose sur des présupposés anthropologiques contestables (l'homme serait un animal *rationnel, conscient, moral, social*), mais de plus, il est toujours déjà signé, signé pour moi. Comme le remarque Baudrillard, si je veux entrer dans une relation comme acte personnel, ce n'est pas un contrat, mais par un pacte ou un pari. Parier, c'est toujours surenchérir, et il y a en effet de la surenchère dans l'idée de latinité. Rien de moins contractuel que la mise *en* relation qui unit le divers, qui réunit des singularités.

Le titre de notre exposé évoque une “*trans-latinité*”, un préfixe qui marque un dépassement permanent de la latinité, une sorte d'infraction constante à ses propres limites, qui promet une “réalité” non point substantielle (il suffirait d'en faire fructifier le capital), mais formelle et relationnelle (la latinité n'existe que par les liens qu'elle noue, que par les initiatives qu'elle risque). On se gardera de toute espèce de confusion avec le fait européen, enjeu flou de débats récents, en particulier autour de l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne. “Ectoplasme humaniste fruit d'un angélisme sans frontières” pour les uns (Jacques Julliard), sorte de phénomène à l'état gazeux qui tendrait vers le néant; pour les autres, fruit d'une adhésion volontaire à des principes de libertés politiques et économiques, qui aurait pour vocation l'universalité. Comme le montre le *traité constitutionnel* européen (une étrangeté juridique) qui fait l'objet de consultations référendaires dans divers de nos pays, l'Europe repose de plus en plus sur l'idée d'interdépendance

(Mireille Delmas-Marty, parle d'ailleurs d'une "déclaration d'interdépendance"). Une solidarité contractualisée qui préfigurerait ce que pourrait être un ordre juridique mondial. Il y aurait une sorte de mouvement juridique centrifuge, réplique tardive et toute en positivité de l'impérialisme rampant d'hier. À moins que l'Europe, indéfectible cœur du monde, ne fasse alterner diastole et systole, mouvements centrifuge et centripète.

Il faut regarder à la géographie pour mesurer l'écart qu'il y a entre cette Europe en extension et en contraction (pour le meilleur ou pour le pire), et une latinité par essence non expansive. Il faut concevoir une autre topologie toute en discontinuité, alors que l'idée d'un rayonnement de l'idée européenne vers l'Est (version soft du *Drang nach osten*) suppose une sorte de "contagion" par capillarité. Un homme politique turc a dit de l'Europe (il n'est pas le seul) qu'elle était un "carrefour de civilisations" dont l'extension peut être indéfini (en Orient ou en Afrique). Ce qui laisse tout de même un peu songeur... Il faudrait alors, pour être conséquent, déclarer l'Inde bientôt *européenne*, au seul motif que sa vie politique obéit à des règles institutionnelles démocratiques (incontestablement démocratiques), qu'elle partage avec "nous" une certaine idée de l'homme... sans compter, qu'elle est elle-même un "carrefour de civilisations"!

La latinité témoigne d'une ambition très différente, celle de participer à la construction d'un espace déterritorialisé: en se tenant au plus près de sa pluralité native (la latinité est *essentiellement* plurielle), elle offre à l'autre, celui qui

est sur l'autre rive, celui qui nous fait face, le possible fragement vers sa propre altérité, vers les expressions d'un universel concret. C'est dans cet esprit que notre Académie s'est donnée entre autres gageures d'ouvrir sans tarder une brèche dans le dispositif qui verrouille le monde islamique, l'enfermant dans une négativité radicale, notre Mal fantasmé. (*"Ich bin der Geist der stets verneint!"*, dit Méphistophélès dans le *Faust* de Goethe).

Ceux qui attendent de l'adhésion de la Turquie à l'U.E. la promesse de nouveaux rapports entre l'Europe et l'islam font trop peu de cas de l'islam arabe et iranien qui, désormais à nos portes, ne manquera pas de s'interroger sur la place qui lui revient dans cette nouvelle configuration.



Il y a une fraternité "latine" – celle qui préside à nos rencontres, celle qui unit des peuples aussi différents que ceux des vieilles nations du sud de l'Europe, de moins vieilles en Amérique latine, d'Afrique aussi (pensons à ce que confiait Senghor à Malraux, que ce dernier rapporte dans ses *Anti-mémoires*) ou d'ailleurs, qui repose sur un *pari* que l'entente est possible, en particulier avec l'Islam, autrement qu'en termes de rapports de force, autrement qu'en termes d'adhésion à des modèles sociaux et institutionnels figés, posés comme normes absolues.

En ce sens la latinité est aventureuse, car consciente que nous n'allons nulle part, que l'idée de finalité, sous toutes ses formes, est un leurre, à commencer par l'idée de *sens* de

l'histoire qu'il faut enrouler dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. Mais il y a un monde à partager, un monde commun à inventer...

Il y a dans tout pari une dimension tragique. Tragique, au sens que lui donnait Vladimir Jankélévitch: l'alliance du nécessaire (il faut sortir de l'alternative: axe du Bien/axe du Mal) et de l'impossible ("Jamais un coup de dé n'abolira le hasard").